

les sons lointains du piano d'Hélène, il se rappelait les gestes et les moindres mots de la jeune fille, et, suivant d'un regard enivré l'éclosion et la fuite lumineuse des étoiles filantes, il les comparait dans son enthousiasme à des lis radieux tombant comme une pluie d'amour sur la maison de sa bien-aimée.

VII

L'annonce de la soirée des Grandfief avait mis tout Juvigny en émoi : pendant huit jours, il n'y eut plus à la ville haute et à la ville basse d'autre sujet de conversation.—A Salvanches, l'appartement du premier étage, où on n'avait pas reçu depuis des années, venait, disait-on, d'être décoré à neuf ; on avait fait venir des fleurs de très-loin, et le bal devait être terminé par un souper commandé à Paris.—Les couturières veillaient jusqu'à minuit pour échaner des corsages, bouillonner des tulles et festonner des volants. Quant aux loueurs de voitures, ils se frottaient les mains : Salvanches était à une demi-lieue de la ville, on avait retenu d'avance tous leurs véhicules, depuis le simple char-à-banes suspendu sur l'essieu jusqu'au poudreux berlingot haut perché sur d'antiques ressorts et orné de deux étages de marchepieds.

Enfin le grand jour du jeudi arriva. Dès huit heures, la famille Grandfief était sous les armes et attendait ses hôtes sur le seuil du salon, car à Juvigny on vient au bal de bonne heure, les dames luttant de ponctualité afin de s'assurer les meilleures places. M. Grandfief, un homme méticuleux et pacifique, étranglé dans sa cravate blanche et gêné dans ses bottes vernies, trompait les loisirs de l'attente en allant sur la pointe des pieds modérer le jeu des lampes et affermir les bougies dans leurs bobèches. Son fils Anatole, jeune lycéen de douze ans, tout fier de sa veste neuve, faisait de courageux efforts pour introduire ses mains dans des gants paille, tandis que, devant une glace, Georgette s'étudiait à passer l'éventail. Droite et majestueuse dans une robe de velours nacarat, qui découvrait modestement ses épaules ossenses, madame Grandfief marchait d'un air de reine, jetant un dernier coup d'œil sur le salon et la salle de billard, où l'on devait danser, et sur le vestiaire, où la petite Reine, aidée d'une femme de chambre, disposait les numéros et les pelotes à épingles. A travers les allées et venues, elle adressait à son mari et à ses enfants de brèves et solennelles recommandations.—Georgette, dit-elle à sa fille, tu ne danseras pas plus d'une fois avec la même personne.

—Non, maman... Et avec M. de Seigneulles ?

—Deux fois seulement... Entre les quadrilles, on fera un peu de musique, tu accompagneras les chanteurs au piano...

—Je crois que j'entends une voiture ! s'écria le lycéen qui était aux aguets dans la galerie.

En effet, sur le sable du jardin illuminé de lanternes étiennettes, on distinguait le roulement des roues. Toute la famille revint se grouper au seuil du salon et prit des poses de circonstance. Bientôt un fron-fron de robes glissa le long des marches de l'escalier.

—Ce sont les cousines Provençères ! murmura Anatole, qui avait hasardé une ceillade furtive du côté du vestiaire.

Les Grandfief remplacèrent brusquement leur attitude pompeuse par des mines dédaigneusement indifférentes.—Peuh ! maugréa M. Grandfief, elles viendraient blotties avant que les bougies ne fussent allumées !

—Georgette, fit madame Grandfief, case-les toi-même, afin qu'elles n'accaparent point les plus belles places.

Les dames Provençères étaient des parentes pauvres qu'on invitait par devoir et qu'on traitait sans façon. Elles s'avancèrent toutes trois de front, avec l'air guindé des gens qui ne sortent guère. Les filles, déjà mûres, portaient des toilettes aux jupes étriquées, de petits souliers dont elles avaient elles-mêmes recouvert de satin neuf l'empeigne usée, et des gants blancs dont les éraflures nombreuses trahissaient le travail obstiné de la gomme élastique. La mère avait une sorte de fourreau de levantine marron et un bonnet orné de raisins artificiels.—Que de belles choses, cousine ! dit-elle en jetant un regard d'envie sur les bougies des lustres, et des fleurs partout !... Vous devez en avoir pour plus de cent francs rien que dans l'escalier...

Pendant les invités arrivaient à la file : magistrats solennels donnant le bras à de maigres épouses, figées dans leur robe de moire ; gros fabricants à la mine épanouie et à la parole bruyante ; couples de jeunes filles noyées dans des nuages de tulle blanc ; puis des jeunes gens : clercs de notaire, professeurs, surnuméraires scrupuleusement rasés et gantés de frais, et ça et là, les fils des filateurs et des maîtres de forges des environs, reconnaissables à leurs toilettes plus élégantes, à leur aplomb d'hommes riches et influents dans le pays. Gérard de Seigneulles vint l'un des derniers ; il était seul, le chevalier ayant pour principe de ne jamais se coucher plus tard que neuf heures. Il jeta un rapide coup d'œil sur les banquettes des danseuses ; Hélène ne s'y trouvait pas, et le visage du jeune homme eut une involontaire expression de désappointement. L'orchestre ayant donné le signal d'un quadrille, Gérard, d'après l'ordre exprès de son père, alla inviter Georgette Grandfief. La jeune fille y comptait du reste, et lui avait gardé cette contredanse, mais, si elle avait espéré que la musique et l'animation du bal feraient sortir son danseur de sa réserve habituelle, elle se trouva déçue. Dans l'intervalle des figures, la conversation se traînait de la façon la plus languissante. Gérard ne quittait pas des yeux la porte du salon, et ne desserrait les lèvres que pour laisser tomber des monosyllabes insignifiants. Mademoiselle Georgette revint à sa place très-désappointée.

La foule commençait à refluer dans la salle de billard. Les premiers plateaux de punch avaient délié les langues et rompu la glace. Les hommes papillonnaient gaiement autour des fauteuils où les dames minandaient en respirant leurs bouquets. Les jeunes filles, réunies par groupes, chuchotaient sournoisement derrière leurs éventails. Les danseurs allaient d'un groupe à l'autre, murmuraient une formule d'invitation, puis revenaient dans les embrasures des portes inscrire leurs engagements. Un joyeux bourdonnement de voix mêlé au frissonnement des étoffes emplissait l'atmosphère tiède et lumineuse du grand salon. Le lycéen Anatole Grandfief, assis sur une banquette, songeait intérieurement qu'un bal est en somme un divertissement fort inférieur à une partie de barres ; pour se désennuyer, il posait ses doigts sur ses oreilles, les fermant et les débouchant alternativement, de façon à jouir du singulier contraste de toutes ces rumeurs brusquement coupées par un silence artificiel, puis éclatant de nouveau en notes confuses semblables à des bruits de mer. Tout à coup un silence réel succéda au brouhaha des conversations, et tous les yeux se tournèrent vers la porte du salon, où venaient